

N° 6. — Novembre-Décembre 1920

PREMIÈRE ANNÉE



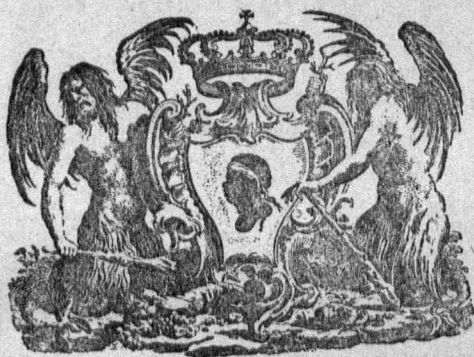
REVUE de la CORSE

HISTORIQUE

Littéraire et Bibliographique.



ÉTUDES CRITIQUES DES OUVRAGES
anciens et modernes, français et étrangers,
concernant la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

SOMMAIRE DE LA 6^e LIVRAISON

	PAGES
I. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE. <i>Sampiero en Corse</i> . (juin-juillet 1564) par Dom. Ph. MARINI O. S. B.....	121
II. — ETUDES DE LA LITTÉRATURE CORSE. <i>Electre et Colomba</i> , par M. DONO PAGANELLI.....	126
III. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE. Cowen (W.) : <i>Six weeks in Corsica</i> , par M. P. CHAUVET	130
IV. — RESSOURCES THERMALES ET CLIMATOLOGIQUES. Zuccarelli (Dr) : <i>La Corse au Congrès de Monaco</i> , par M. le Dr S. ABBATUCCI.....	133
V. — LES LÉGENDES DE LA CORSE. <i>La Biscia meurtrière</i> , par M. Ambroise MALASPINA....	135
VI. — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES EN CORSE. <i>Thermes romains en Corse</i> , par M. Jean de QUENZA..	138
VII. — DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE. <i>La conquête de la Corse par les Anglais</i> (Suite) traduction de M. L. FILIPPI.....	139
VIII. — LES ROMANS CORSES. Bartoli (Abbé A. F.) <i>Diana Colonna</i> , par M. L. BRIET.	143

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.
- ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BÈNEVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BRIET** (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire général adjoint de la *Société de Spéléologie*.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ; Maître des Conférences à la Faculté de Droit de Lyon.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut de France*.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
- DEMONTÈS** (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au Collège de France.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
- GRAZIANI** (Paul), Élève diplômé de l'École des Chartes ; Archiviste départemental de la Corse.
- MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Prytanée Militaire.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

NOTRE SECONDE ANNÉE

En adressant à nos lecteurs le sixième numéro de leur *Revue de la Corse* nous les remercions du concours apporté à une œuvre que les circonstances postérieures à sa création ont rendu particulièrement onéreuse.

En effet, depuis l'apparition du premier numéro, les prix de l'impression et du papier, qu'on espérait au moins stationnaires tant ils étaient déjà élevés, n'ont fait que monter encore, et de telle façon que nos souscripteurs du début ont reçu, pour leur abonnement payé cinq francs, six numéros nous revenant environ à un franc !..

Mais l'essentiel pour nous, en raison du désintéressement de notre but, serait d'avoir réussi, grâce aux mérites de nos dévoués collaborateurs, à intéresser nos lecteurs aux études des questions corse. Ce résultat a-t-il été atteint ? nous serions heureux d'en croire les aimables correspondants qui nous l'affirment et nous attendons la preuve par l'unanimité des renouvellements que nous sollicitons ; la seconde année devant être, en quelque sorte, le complément et le développement de l'œuvre commencée par la première.

Afin de classer et de répertorier les études savantes et variées, parues dans ces six livraisons, nous établissons des tables alphabétiques et méthodiques, formant avec les titres un cahier de huit pages, complété par une couverture annuelle pour réunir les fascicules et les conserver dans la bibliothèque familiale. Ce cahier complémentaire et indépendant sera envoyé dans le courant de décembre pour le prix de deux francs.

Les abonnés, auxquels nous en conseillons vivement l'emploi, pourront nous le demander en nous envoyant un mandat de dix francs au lieu de huit pour leur renouvellement.

Notre dernier numéro invitant nos lecteurs à seconder les efforts de la *Revue* par le recrutement d'un nouvel abonné, leur annonçait qu'ils en seraient remerciés d'une façon pratique.

Nous le ferons en leur offrant, à titre de prime ces tables et couverture qu'ils recevront moyennant le versement de 16 francs pour les deux abonnements.

Les abonnés éloignés d'un bureau de poste peuvent nous demander par une simple carte, de leur faire présenter à domicile la quittance augmentée de un franc pour les frais.

Ils doivent également pouvoir en ver-

ser le montant à notre compte de CHÈQUES POSTAUX ; **Paris, 211.44**, avec un simple supplément de 0,15 cent. entre les mains, dit le Règlement : « du facteur en cours de tournée ». C'est de beaucoup le moyen le plus simple et n'est-ce pas là un des buts du chèque postal ? Néanmoins tous les fonctionnaires des P. T. T. ne sont pas d'accord à ce sujet.

En cas de contestation, demander la formule N° 1418 B.

Nous prions toutefois nos abonnés de bien vouloir ne pas attendre le commencement de la nouvelle année pour nous faire savoir que nous pouvons toujours compter sur eux, afin de ne pas retarder la réception du premier numéro.

Nos souscripteurs de l'étranger et des colonies, pour lesquelles les facilités de paiement sont différentes, ont intérêt à ne pas ajourner leur envoi.

Nous faisons des vœux, dans l'intérêt de la publication, pour retrouver avec l'année nouvelle tous les lecteurs de celle qui s'achève et conserver nos excellentes relations avec cette phalange d'amis éloignés qui ont encouragé nos espérances, en qui nous avons eu foi, et qui ne regretteront certes pas de nous avoir, pour cette seconde année, continué leur confiance.

La *Revue de la Corse* est bimensuelle et publie, de janvier à Décembre de chaque année, six fascicules brochés contenant chacun 32 grandes pages de texte et 8 pages de couleur annexes, sur deux colonnes, avec cette particularité de ne céder aucune place à la réclame et de n'admettre aucune annonce étrangère.

La première année parue forme un élégant volume de bibliothèque, broché sous couverture annuelle, avec titres et tables, dont le prix est de 8 fr. franco. Nous conseillons de joindre à toute demande 50 cent. pour la recommandation postale, et 1 franc de plus pour l'étranger.

La *Revue de la Corse* n'est pas un journal ; elle est rédigée par une élite de collaborateurs éminents qui en font une publication unique destinée à prendre rang dans les bibliothèques à côté des ouvrages historiques et documentaires consacrés à la Corse. Elle ne s'adresse pas spécialement à des lettrés mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

LE FILM DE "COLOMBA"

Le film cinématographique interprétant le célèbre roman de Mérimée et dont la préparation en Corse souleva d'ardentes polémiques bien connues des lecteurs de la *Revue* (Voir le n° 4) vient de faire son apparition sur l'écran malgré toutes les oppositions, qui prétendaient follement le faire interdire ; et vraiment c'eût été dommage pour le public et fort regrettable pour la Corse.

C'est la société des *Films Cosmograph*, habilement dirigée par M. A. Tellier, qui a entrepris cette difficile adaptation arrivant précisément à l'époque où le cinquantenaire de la mort de Mérimée appelle l'attention sur ses œuvres qui tombent aujourd'hui dans le domaine public.

La première présentation en a été faite sur invitation à la Presse et à un public privilégié, le 21 octobre, dans la coquette salle Marivaux, du Boulevard des Italiens.

La photographie prend le récit à son début, lorsque le Colonel Névil arrive avec sa fille Lydia rejoindre la barque qui les attend dans le port d'embarquement où l'on assiste à leur départ.

Le développement de la passionnante intrigue, que tous nos lecteurs ont présente à la mémoire, se poursuit au milieu de paysages Corses de toute beauté dont quelques-uns, reproduits en couleurs, sont saisissants de fidélité et ne pourront qu'inspirer le désir de les visiter.

Certaines scènes merveilleusement rendues, méritent toutes les félicitations à l'opérateur ainsi qu'aux interprètes.

Mentionnons celle où les trois Barricini, groupés à leur fenêtre, regardent par les fentes des persiennes fermées, l'arrivée de leurs ennemis et leur montrent le poing. L'expression significative des physionomies, le jeu savant de la lumière en font un véritable tableau de mœurs Corses.

Citons aussi celle du déjeuner rustique dans la clairière ensoleillée où les deux bandits et Orso sont servis par la petite Chilina, vraie sauvagesonne du maquis.

Par contre le Cinéma a supprimé la scène très importante où Colomba confond les Barricini en faisant déposer les bandits devant le préfet, que d'ailleurs on ne voit nulle part.

Celle de la *Ballata*, capitale dans le roman, d'une simplicité où se révèle néanmoins l'art du metteur en scène, et si émouvante dans Mérimée, n'a mal-

heureusement pas rendu tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Madame, Mirella Marco-Vici, l'artiste roumaine interprétant Colomba, a été loin d'incarner l'âme corse dans la fureur caractéristique de la vocératrice.

L'héroïne de Mérimée, clamant sa soif de vengeance devant l'assassin de son père n'avait certainement pas le calme que lui conserve son interprète. « Alors, comme dit P. de Saint-Victor, la femme disparaît pour faire place à la Némésis... Rien n'égale la verve farouche de ses imprécations... La soif de la vengeance tourne à la rage. Cela tient de la possession de la démoniaque et du délire de la Pythie, c'est la violence de l'idée fixe exaltée par l'instinct du talion spécial à la race. » Mérimée lui-même n'a-t-il pas dit de Colomba : « c'était la pythonisse sur son trépied » ? Dans cette scène épique de mœurs corses, une tragédienne aurait pu être sublime, Madame Marco-Vici, excellente dans d'autres parties du drame, ne nous a pas montré ce que devait être Colomba dans la vibrante expression de sa malédiction.

On a pu regretter que les nécessités impérieuses de l'adaptation aient exigé la suppression de scènes pourtant fort intéressantes, mais que dire de l'idée d'en ajouter que rien n'indique dans le roman et qui ont surtout l'excusable tort d'être d'une choquante invraisemblance ? Lorsque les voltigeurs sont à la recherche, dans la nuit, des bandits qui, dans les bois, préparent la fuite d'Orso, Mérimée se garde bien de les munir de lumière. Quelle malencontreuse invention leur met ici entre les mains des torches de feu d'artifice projetant d'éclatantes gerbes de feu, d'un merveilleux effet au cinéma, mais qui auraient fait de chaque voltigeur une cible bien éclairée que n'aurait certes pas ratée le coup de fusil du bandit resté dans l'ombre protectrice. Pas un Corse n'assistera à cette scène sans éprouver de l'étonnement. N'est-il pas à craindre que, dans une partie du public, on rende Mérimée responsable de cette invraisemblance ?

On comprendra plus aisément certaines déformations regrettables mais qui peuvent être excusées par les difficultés de la mise en scène. Ainsi quand Orso reçoit les deux coups de fusil des fils Barricini, chacun d'eux le guettait, embusqué derrière un mur en pierres sèches de chaque côté de la route, ce qui représente beaucoup mieux le guet-

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE & BIBLIOGRAPHIQUE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

SAMPIERO EN CORSE

(Juin-Juillet 1564)

Dès la fin de mai 1564 on s'attendait à Gênes à quelque entreprise de Sampiero sur la Corse. Le 9 juin, le Sénat informait le commissaire général Christophe Fornari que le péril était proche, et lui donnait mission d'y parer. Celui-ci faisait appeler auprès de lui les hommes les plus influents de l'île pour s'assurer de leur dévouement. Il chargeait en outre quelques uns d'entre eux de lever des soldats, et leur donnait une provision d'argent à cet effet. « Il importe, écrivait-il, que nous soyons les maîtres de la campagne ; sans quoi, l'ennemi pourrait lui-même s'en rendre maître, et ceux qui sont portés à la rébellion trouveraient là un prétexte à réaliser leur projet ». Il pensait après cela que l'assassinat serait un bon moyen de terminer cette affaire, et qu'il suffirait pour cela de trouver un sicaire ou deux.

Sur ces entrefaites Sampiero était arrivé de Marseille en Corse (12 juin). Il avait pris terre au fond du golfe de Valinco en compagnie d'une vingtaine de Corses et d'une cinquantaine de soldats de Provence, soixante-dix hommes en tout. Le château d'Istria faiblement gardé, s'était rendu aussitôt. Il s'y était établi pour quelques jours, et datait de là ses premières lettres, écrites les unes en France pour annoncer son premier succès, les autres en Corse pour appeler les populations à secouer le joug des Génois. Les Corses venus avec lui allaient dans leurs pièves recruter des partisans à l'entreprise. En même temps il faisait exécuter des travaux autour du château pour mieux en assurer la défense, y laissait ensuite une garnison de plus de trente hommes, et se mettait en marche avec les autres.

Arrivé à Ornano, il déploya la bannière de Jean-Paul de Leca, fit lire par son secrétaire une déclaration de guerre aux Génois, parla des patriotes que ceux-ci avaient fait périr, et invita ceux qui l'écoutaient à le suivre dans la guerre de libération qu'il avait entreprise. S'ils préféraient rester neutres, ils devaient observer la neutralité.

D'Ornano il alla à Ciàmannacce, où demeurait son beau-frère Orsattoni. Le 20 juin il était à Lugo di Nazza et s'y

arrêtait quelques jours. Les archives de Gênes possèdent quatre lettres écrites de cette localité. Ces lettres tendent au même but et ont entre elles plus d'un point de ressemblance. Voici la plus courte. Elle est adressée à Nobile Pero de Fraticello, de la Vinzolasca.

« La présente sera brève. Solu chredo sapiate la mia venuta per conto de l'assassinamenti che questi Gienovesi niano fatto a tal che li morti non che li vivi si dovariano erzare efare di modo ci liberiamo di schiavitudine, e anco li schiavi ano liberlai di dire, e noi ne siamo privati, pero adesso est lo tempo, non mancati a venir a trovarci perché quando sarete da noi vi aligrara il core, e non vi sbicotiti che io non son venuto quà per fumi de lintarra ma solu per liberare la povaro patria, e fate quanto giente poteti che v'aspettiamo con grandissimo desiderio. Non altro. Sono ali piaceri vostri. Do lo lucu die 23 innio. Vostre da fratello,

Sampero Corso, »

Devant ceux qui venaient le trouver, c'est-à-dire devant tous, il développait familièrement les points énoncés dans ses lettres. « L'affaire est sûre, disait-il, elle ne saurait manquer. J'ai l'appui du duc de Florence, du roi d'Espagne aussi. A mon âge on ne s'engage pas dans une affaire douteuse. Les Génois ne trouveront de secours nulle part. J'ai tari les sources auxquelles ils puisaient. Ils auront de la peine à transporter en Corse les troupes qu'ils voudront m'opposer : le roi d'Espagne leur a pris leurs galères. » — Les galères de Gênes étaient incorporées comme navires alliés à la flotte espagnole qui allait partir, que l'on croyait partie pour une grande expédition sur la côte d'Afrique. Sampiero se figurait qu'on ne la reverrait pas avant l'hiver. C'est ce qui explique son langage. Il parlait naturellement de la patrie et de la liberté, et ses paroles allaient droit au cœur de ceux qui l'écoutaient. Malgré cela, on ne se décidait pas, on voulait voir.

Pourtant les témoignages de sympathie et d'admiration ne lui étaient pas ménagés. Le commissaire général tenu au courant par ses émissaires, en devenait inquiet. « Voilà bien longtemps, écrivait-il, qu'un homme n'a inspiré un tel attachement dans cette île et ailleurs (1) ». Il disait au Sénat que pour en avoir raison, il faudrait réunir des forces considérables et faire guerre pour de bon. Quant à lui, faisant de son

(1) Egli è tanto in quest'isola amato quanto forsi sia stato altro homo da una infinità d'anni in quà della qualita sua, ne qui ne altrove. Cristof° Fornari, (22 Luglio).

mieux, il cherchait à recruter des assassins ; mais le sort des deux premiers, découverts et pendus, décourageait les autres.

De Lugo de Nazza Sampiero se porta à Vezzani, qui offrait, disait-on, une belle position défensive. Alors se produisit un fait décisif. Piero d'Orezza vint le trouver et lui amena un contingent important : cent hommes levés avec l'argent du commissaire Fornari. Cela doublait la petite troupe qu'il avait avec lui, et lui permettait de prendre l'offensive. Le commissaire avait concentré à Corte la cavalerie de Portovecchio, celle de Bonifacio, les compagnies de soldats qui étaient disponibles, celles qu'on venait de lever. C'était plus qu'il n'en fallait pour résister à la troupe qui allait venir de Vezzani, et la mettre en fuite. Mais on avait devant soi Sampiero : les dispositions des pièves se modifiaient de jour en jour ; la révolte couvait sous la cendre, Venaco venait de se déclarer ouvertement. Le commissaire ordonna à sa troupe de se retirer à Borgo. Cela nous diminuea dans l'opinion, écrivait-il, mais ce n'est pas le moment de s'arrêter à ces considérations. *Questo è tempo di attendere più all' arrosto che non al fumo.* (1^{er} juillet). On laissa une garnison à Corte. Sampiero de son côté laissa une vingtaine de soldats pour la tenir bloquée ; puis, prenant par Bozio et Orezza, il arrivait à la Venzolasca.

Ici devait commencer la résistance génoise. Fornari entendait montrer à ces rebelles qu'on ne fuyait pas devant eux. Nicolò di Negro avec l'infanterie, François Giustiniani avec la cavalerie, avaient ordre de leur barrer la route en cet endroit et de leur infliger le « châtiment » qu'ils méritaient. Malheureusement pour eux, ils se laissèrent prévenir. Sampiero ne trouva qu'une tour, dont il enfuma les défenseurs pour les obliger à se rendre et passa de là à Vescovato. Il s'établit dans le village au milieu de l'indifférence générale, et tout en déjeunant observa l'ennemi, qui de Borgo allait le chercher à la Venzolasca, et ne vint qu'ensuite le chercher où il était. Il n'avait que 144 hommes. Filippini qui les avait sous les yeux en a fait le compte. Ils étaient armés de piques et d'épées, un certain nombre avaient des arquebuses. Les Génois, six fois plus nombreux, les attaquèrent de trois côtés à la fois. Mais la position était bonne, les cœurs étaient décidés, et l'on résista à toutes les attaques. Sampiero observa longtemps le combat sans y prendre part active ; mais quand il vit tomber Bruschino d'Orezza venu de France avec lui, et ses compagnons sur le point de céder, comme une réserve qui donne au moment propice, il se précipite sur l'ennemi et le fait plier. Avez-vous bien le courage de tourner le fer

contre votre patrie ? crie-t-il en les chargeant à des corses qu'il voit combattre dans les rangs génois. L'ennemi retourne à Borgo après deux heures de combat et attribue sa retraite au manque de munitions.

Le lendemain Filippini enterra les morts (vingt-deux étaient tombés du côté des Génois et Bruschino seul du côté des Corses), et Sampiero alla s'établir à Loreto. Cela marquait son intention de passer en Balagne ou dans le Nebbio, à moins qu'il ne voulût retourner à Corte. Après quelques jours de repos il allait à la Brocca de Rostino (8 juillet), et le jour suivant franchissant le Golo, prenait le chemin de Caccia avec des forces que la victoire avait triplées et allait tripler encore.

Nicolo di Negro, de son côté, avait reçu des renforts qui portaient sa troupe à deux mille cinq cents hommes d'infanterie. Fornari avait mis sous ses ordres François Giustaniani avec deux cents cavaliers, et lui avait donné mission de surveiller les mouvements de Sampiero, de le suivre de près et de lui infliger une leçon, si les circonstances le permettaient. Il s'était donc mis à sa suite, avait campé le soir à Valle di Rostino, puis franchissant le Golo à son tour, s'était arrêté dans l'après-midi aux environs de Castifao. Il s'aperçut alors que ses troupes manquaient de vivres. Ne trouvant pas à se ravitailler dans le village, il crut qu'il serait plus heureux en se rapprochant de Moltifao. Mais les habitants se dérobèrent et rejoignirent Sampiero qui était à la Petrera. Le lendemain, que faire ? On pensa d'abord à poursuivre du côté de Tetto (Piatralba) ; on décida ensuite de retourner à Valle di Rostino. Sampiero debout sur une éminence avec trois hommes, cherchait à reconnaître leurs forces et à démêler leurs intentions. L'espoir de l'enlever fit courir un certain nombre de cavaliers génois, ce qui fut l'occasion d'une escarmouche. Peu après, ce fut à son tour de se mettre à la poursuite de l'ennemi. Il l'atteignit près de Pontevecchia et ne le lâcha plus.

Les montagnes étaient garnies de gens qui criaient : *Amazzà*. On descendait des hauteurs pour combattre. La cavalerie génoise repoussait les attaques, elle refoula même la cavalerie corse, mais elle se heurta aux arquebusiers qui l'obligèrent à reculer. François Giustiniani commandait qu'on s'arrêtât et qu'on fit front. Il avait beau crier, on fuyait sans s'arrêter poursuivis par les Corses. Une averse qui éclata près de Pontenovo, acheva de démoraliser les fuyards. Les chevaux n'en pouvaient plus, les cavaliers fatigués de lutter tournèrent le dos à leur tour, et *così fu rotto il campo*. Beaucoup furent tués, un plus grand nombre fut pris. Nicola de Negro tomba aux mains du podestà de Volpajola qui, pour se venger d'un

soufflet qu'il avait reçu de lui l'avant-veille, le fit dévorer par les chiens. Dans l'effroyable désordre les uns prenaient d'un côté, les autres de l'autre. Les premiers qui arrivèrent à Bastia étaient comme hallucinés et ne pouvaient parler. « Ils ne savaient dans quel monde ils étaient » (11 juillet). Ce fut seulement le 12 juillet qu'ils purent donner les renseignements que nous venons de résumer.

Le rapport signale en dernier lieu, et comme en post-scriptum, la défection de quelques compagnies corse à la solde des Génois. Profitant du désordre elles manquèrent à l'honneur militaire et se tournèrent contre leurs compagnons d'armes. Le Sénat voulut tirer la chose au clair, et fit dresser la *pandetta di quelli che hanno deservito*.

Quoi qu'il en soit, la victoire était complète ; il s'agissait d'en recueillir les fruits. Oltavian Salvago, qui remplaçait momentanément le commissaire, écrivait le 13 juillet : « Je suis informé par un émissaire que Sampiero veut se porter à la Guaitella, Pietrabugno et lieux avoisinants... » Mais on apprit tout-à-coup que, laissant ses soldats se partager les armes des vaincus, il était parti en toute hâte du côté d'Ajaccio.

Qu'était-il arrivé ?

Le 8 juillet, D. Garcie de Tolède arrivé à l'entrée du golfe de Saint-Florent avec la flotte espagnole, avait reçu à son bord le commissaire génois Christophe Fornari, et lui avait accordé son aide pour trois jours, quatre jours au plus. Il s'agissait de détruire Istria et Olmeto, qui constituaient la base d'opération, le *cose stabili* de Sampiero. Il fallut en chemin s'arrêter à Ajaccio et y passer deux jours. C'était autant de gagné pour Istria. L'expédition que l'on fit ensuite pour s'emparer du château ne donna pas de résultat. On avait bien mis cinq cents hommes à terre avec de l'artillerie ; mais l'attaque ne fut pas poussée jusqu'au bout. Le 13, à l'aube, la flotte partait pour Calvi, où le commissaire apprenait en arrivant le désastre de ses soldats. Plus de trois cents étaient morts, les autres étaient prisonniers ou dévalisés. Il n'y avait pas de temps à perdre. Tandis que D. Garcie de Tolède mettait le cap sur Nice, où il devait rallier ses lieutenants et partir de là pour l'expédition d'Afrique, le commissaire se confiait à une barque de huit rameurs, arrivait le soir à St Florent, et quelques heures après à Bastia par la voie de terre.

C'est la nouvelle de l'arrivée à Ajaccio de la flotte espagnole qui avait arrêté Sampiero au milieu de sa victoire. Son plan était d'aller à St Florent et de donner la main aux habitants conjurés contre la République. L'exécution en était devenue impossible et inutile. Même en supposant la forteresse en ses mains, que fallait-il à la flotte pour la reprendre ? Bien peu de

chose. Force était donc d'attendre, et pour mieux se renseigner il avait franchi les monts. Puis apprenant en chemin que la flotte était partie, il revenait sur ses pas et faisait passer dans le Nebbio Achille de Campocasso et Antoine de St Florent avec quatre-vingts hommes. Ceux-ci étaient depuis deux jours sur les monts qui séparent Bastia de St Florent, quand un homme se présenta au préside (17 juillet). Il demandait à travailler aux fortifications, en réalité il était porteur d'un message. Son air inquiet éveilla les soupçons. On le mit à la torture, et le complot fut découvert. La conjuration embrassait la population tout entière. on la mit tout entière dehors, mêmes les femmes. Celles-ci avaient leur rôle à jouer dans la nuit du 18 juillet. Quant aux hommes, quatorze payèrent de leur vie la tentative qu'ils avaient faite. Il ne resta dans le bourg que des soldats et les ouvriers qui travaillaient aux fortifications.

L'entreprise de Sampiero était manquée. Les conjurés déclarèrent que des raisons qui l'avaient déterminé à venir en Corse, la plus forte était l'espoir de s'emparer de St Florent. On peut juger par là si l'échec lui fut sensible. Mais il était de ceux qui se consolent d'un échec en préparant de nouvelles entreprises. En attendant, le Sénat qui n'entendait pas le laisser faire, envoyait de nouvelles troupes avec un général et demandait avec instance au roi d'Espagne de venir en aide à la République.

(à suivre)

Dom Ph. MARINI. O. S. B.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

ELECTRE et COLOMBA

L'une des légendes les plus considérables et les plus célèbres de l'antiquité classique est celle de la famille des Atrides. Elle a fourni le théâtre grec d'une belle et abondante matière et c'est à la même source, inépuisable, qu'est empruntée en particulier, l'Iphigénie de Racine. Aux temps préhistoriques de l'Hellade, pour obtenir un vent favorable à l'expédition des Grecs contre Troie, le roi des rois, Agamemnon, a dû sacrifier aux dieux sa fille Iphigénie. Troie prise et saccagée après dix ans de siège, Agamemnon rentre, vainqueur, à Argos. Clytemnestre, son épouse, avec l'aide de son amant Egisthe; — celui-ci n'est autre que le cousin germain d'Agamemnon — tue le roi, pour le punir, dit-elle, du meurtre d'Iphigénie; se croyant assurée de l'impunité elle triomphe et sa fille Electre assiste impuissante au bonheur des deux complices. Mais les mêmes Dieux, qui ont voulu le sacrifice d'Iphigénie, — ils seraient illogiques, s'ils n'exprimaient l'implacable vouloir de la Fatalité, — les Dieux préparent à Agamemnon un vengeur dans la personne d'Oreste : fils d'Agamemnon et de Clytemnestre,

exilé et élevé au loin, Oreste revient à Argos, au jour fixé par le Destin, pour venger son père et châtier sa mère. Cependant il reculerait devant le parricide et son bras ne serait pas mieux assuré que son cœur, si une énergie plus forte que la sienne ne le faisait agir et si la voix de sa sœur Electre n'excitait et dirigeait les coups, qui vont emplir à nouveau de clameurs et de sang le palais des Atrides : dans la sinistre demeure, Oreste immolera aux mânes d'Agamemnon Clytemnestre et Egisthe, tandis qu'Electre, la vraie protagoniste du drame, ne craindra pas de crier à son tour son triomphe et sa joie.

Sainte-Beuve fut le premier à rapprocher les deux noms de Colomba et d'Electre, mais quiconque a lu les tragiques grecs et Mérimée est conduit à faire le même rapprochement. L'héroïne d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, l'un des grands personnages du drame antique, est un prototype, — tout l'intérêt de la question sera de déterminer comment elle l'est de la « sauvagesse » corse de 1840. Toutefois, pour restreindre le sujet et rendre les conclusions plus nettes, nous écarterons, sans inconvénient grave du reste, la jeune fille timide, au rôle effacé, d'Eschyle ainsi que la femme un peu vulgaire et en tout cas odieuse d'Euripide, pour ne laisser en présence de Colomba que la noble et pure Electre de Sophocle. Entre elles le parallèle est facile à établir, si les résultats de la comparaison peuvent être discutés.

Aucune différence appréciable ne provient du fait qu'Electre est une tragédie et « Colomba » un roman, — les grandes légendes antiques, où puisent les tragiques, ne sont-elles pas des manières de romans oraux ? — ni même de ce qu'une intrigue accessoire, l'idylle entre miss Nevil et Orso, vient s'insérer dans la trame essentielle du récit de Mérimée. Les lois changent avec les genres, les genres eux-mêmes ne demeurent pas immuables et Mérimée a eu recours à un procédé d'exposition indirecte ; il a cru bon « d'étoffer » son histoire en même temps qu'il en atténuait le caractère brutal, surtout il a voulu peindre complètement, en opposant les couleurs ou en « fondant » les tons, le civilisé qu'est devenu della Rebbia et la nature primitive qu'a conservée sa sœur.

Colomba, tout autant qu'Electre, pouvait devenir une figure littéraire ; elle avait pour elle le prestige qui résulte, sinon de l'éloignement, du moins de l'isolement dans l'espace ; elle avait, à défaut de recul dans le temps, l'attrait de l'inconnu, le mystère d'un milieu entièrement neuf et intact, au sein d'un monde déjà vieux. L'atmosphère, pour ainsi parler était d'autre part plus vraie, plus réelle dans « Colomba » que dans « Electre » ; il ne s'agissait plus cette fois d'une légende, considérable sans doute, mais surhumaine et par suite quelque peu inhumaine. Mérimée apportait déjà une « tranche de

vie », faisait une reconstitution historique, en un mot opérait la « résurrection intégrale » du passé, — un passé très proche, presque présent et qui cependant était de qualité artistique, parce qu'il plongeait ses racines dans le fonds premier du cœur humain. Et ainsi la Colomba du XIX^e siècle rejoignait l'Electre des temps mycéniens.

Ce sont deux jeunes filles, deux vierges sœurs ; extérieurement, légalement, l'une vit sous la tutelle de sa mère, l'autre paraît indépendante. En réalité ni l'une ni l'autre ne sont libres : c'est le frère, absent ou présent, qui, pour elles, commande, remplace le maître, est le seul maître, elles restent dans la tradition et la loi de la famille antique ; le père disparu, le fils aîné devient le chef. Mais par delà le frère, au-dessus de lui, et, au besoin, contre lui, la puissance occulte, intime, qui fait battre et frémir ces cœurs de femmes, c'est l'instinct ou le sentiment du devoir, le désir impérieux de la vengeance ; vierge forte, une Electre, une Colomba attend et espère, non l'hymen, mais le meurtre. Elle le souhaite ou l'implore ; elle le prépare ; mais, pour que la loi divine et humaine soit respectée, elle le réserve au meurtrier de droit, au rédempteur du sang par le sang. Qu'Electre, qui veut et obtient le parricide, soit plus criminelle que Colomba, c'est un fait ; elle a toutefois une circonstance très atténuante, puisqu'elle assiste impuissante à l'union d'un Egisthe et d'une Clytemnestre et qu'elle doit subir leurs mauvais traitements. En revanche, Colomba, moins coupable qu'Electre peut sembler plus froide, plus artificielle ; elle n'a que l'honneur à venger.

Le sentiment de l'honneur : c'est sur ce point que les deux personnages et, même, les deux conceptions diffèrent essentiellement. Les analogies peuvent être grandes ; elles ne sont qu'apparentes ou extérieures. La différence est profonde et capitale. La jeune fille grecque suit l'instinct de vengeance ; elle songe à punir les meurtriers de son père, devenus ses propres bourreaux, parce que le crime appelle le crime et que la fatalité pèse sur la maison des Atrides ; mais, à aucun moment, elle ne parle de dignité offensée, de tache ou de souillure imprimée à la famille et qu'il faut laver dans le sang ; la purification est ici d'ordre religieux : ce n'est qu'un rite liturgique. Jamais Sophocle, malgré la noblesse de son imagination, ne conçoit la vengeance autrement que comme la suite fatale du meurtre, comme le geste, le réflexe d'un automate, qui obéit à des lois aussi mystérieuses qu'inéluctables. En un mot, l'Electre de Sophocle ne raisonne pas et ne doit pas raisonner ; elle agit, parce qu'elle subit son action, plus qu'elle ne la fait.

Mérimée n'a eu qu'à peindre d'après nature, pour être original et donner à son héroïne un caractère qui est entièrement

nouveau dans la littérature. La jeune fille corse n'agit pas, pour ainsi dire, les yeux fermés. Elle voit clairement le drame qui s'est joué et elle agence nettement celui qui se jouera. L'histoire, qu'elle vit et qu'elle fait, est tout pour elle ; mais Colomba n'apporte dans la tragédie aucun mysticisme, conscient ou inconscient : elle n'y apporte que sa volonté, — aussi froide et dure que la lame de son stylet. Ce n'est pas uniquement de devoir qu'il s'agit pour elle ; c'est un devoir déterminé qu'elle veut accomplir, celui de venger l'honneur de toute sa famille et de le venger selon les traditions de la race. Elle est à la fois plus « idéaliste », et plus positive qu'Electre : elle n'a aucun intérêt, strictement personnel, à défendre ; elle n'envisage pas une tuerie sournoise ; d'autre part, elle règle elle-même tous les détails de l'action ; elle fait preuve d'une présence d'esprit et d'un sens des réalités, que beaucoup d'hommes pourraient lui envier. Cependant, il y aurait quelque injustice à faire état, en faveur de Colomba, de ces supériorités, qui sont certaines, mais qui tiennent en partie à la nature différente de l'œuvre d'un Sophocle et d'un Mérimée.

Il reste que Colomba est une figure complète, dont tous les éléments ont été formés ou suggérés à Mérimée par l'observation réfléchie des mœurs. Suivant le mot du conteur lui-même, c'est une « grande et forte femme, fanatique de ses idées d'honneur barbare (1) ». Le personnage est tout entier dans cette définition et c'est à mon sens, commettre une erreur que de voir en Colomba une réplique d'Electre. Aucun jugement ne serait plus faux. Sans doute l'invention de l'artiste ne saurait-elle échapper au souvenir et à l'influence des grands modèles ; ce n'est pas une raison pour qu'elle se laisse dominer par eux. Si Mérimée, volontairement ou non, s'est inspiré de Sophocle et d'Electre, il n'a pas eu besoin d'être discret dans l'imitation, pour demeurer original. L'image, que son esprit d'humaniste gardait fraîche et vivante, ne pouvait pas devenir un modèle, encore bien moins une copie, pour l'auteur de Colomba. Les milieux, ou, si l'on préfère, les théâtres de l'action n'étaient pas les mêmes : comme on l'a vu, ils ne présentaient que des analogies ; les types étaient nettement différents ; seul, le thème général, et dans l'intrigue et dans les caractères, pouvait prêter à confusion. Elle était trop grossière pour que Mérimée la fit. Il a emprunté à l'humanité d'Electre, à la vérité de la peinture d'un sentiment fort tout ce

(1). « Honneur barbare ! Le mot est dur pour notre épiderme sensible. Il est cependant juste, à la condition qu'on explique notre « barbarie » par notre histoire : la Vendetta avec toutes ses cruautés, apparaîtra alors ce qu'elle fut réellement et comme on l'a définie : « une forme anormale de la moralité. » D. P.

qu'il devait leur prendre, d'instinct. D'instinct aussi ou par réflexion et grâce à l'exactitude de son analyse, Mérimée a rattaché l'une à l'autre deux civilisations primitives ; il les a confondues et c'est cette confusion voulue, légitime, nécessaire même qui fait illusion et risque, si l'on n'y prend garde, d'enlever injustement à Mérimée et à Colomba le mérite d'une originalité rare.

Colomba n'est pas une Electre amoindrie ou affaiblie par l'imitation ; Mérimée n'a pu imiter Sophocle parce que, en dehors de leur dessin d'ensemble, la tragédie et le roman n'avaient aucun trait commun. Ce n'est pas en effet un trait suffisant que celui de la grande ressemblance qu'il y a nécessairement entre des cœurs et des sentiments primitifs. Electre se venge en même temps qu'elle venge son père ; elle est l'instrument du destin, tout autant que celui d'une haine aveugle. Colomba exécute une « vendetta » ; c'est tout dire : et le sentiment qui la meut, et la façon dont elle le respecte et lui obéit, et l'importance de son caractère, et la grandeur de son personnage, symbole de toute une race. Mérimée a bien fait une œuvre nouvelle, au point de vue psychologique comme au point de vue esthétique ; il a donné à l'art un type nouveau, inédit et Colomba, loin de rien devoir d'essentiel à la personne d'Electre, ne saurait même pas être confondue avec des figures qui lui ressemblent davantage, parce qu'elles sont romaines, italiennes, telles que la furieuse Emilie ou l'implacable Agrippine.

DONO PAGANELLI.

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

COWEN (William) : *Six Weeks in Corsica* ⁽¹⁾

C'était en 1840, à l'époque où le droit de visite menaçait, déjà, l'Entente cordiale. William Cowen, artiste anglais, et qui désirait fort voir la Corse, n'en remit pas pour cela son projet. Il partit malgré les menaces de guerre. Son livre pourrait s'intituler « les policiers et l'artiste », car les uns pourchassèrent l'autre tout au long du voyage. Il s'appelle simplement « Six semaines en Corse » ; et le volume nous parvient sous une couverture bleu vieillot, avec en or l'effigie du Petit Caporal et l'aigle impériale, et dédicace au Comte Fitzwilliam, Londres, chez Thomas Cautley Newby, 72 Mortimer street, Cavendish square, 1848. L'ouvrage est illustré de 14 gravures, publiées séparément en 1843, et dont

(1) Voir au catalogue la description bibliographique de l'ouvrage.

la *Literary Gazette* et la *Naval and Military Gazette*, dûment citées, vantent le charme honnête.

Cowen n'est pas écrivain et manque de mots pour dépeindre la « luxuriance sauvage » de la Corse. Et de ses jugements historiques il y a peu à dire, sinon qu'il apprécie exagérément Paoli, avec sa garde farouche de six chiens corses, et sous lequel les sbires se seraient mieux conduits. Avec lui, les « Corses ne seraient pas ainsi tombés dans l'échelle des nations ». Mais nous pardonnerons au brave homme, c'est son unique vengeance, d'avoir cru surprendre, à Corte, des vœux un peu trop anglophiles.

Et j'aime à le suivre au cours de son voyage. Le 12 août 1840, il part, en dépit de M. Thiers, et non sans le viatique d'une audience avec l'ambassadeur Guizot. Délicieusement naïf, comme tant de ses compatriotes, notre bonhomme est poussé vers le Havre par « les éléments propices », remonte la Seine jusqu'à Rouen, où il casse une vitre qu'il lui faut payer, puis jusqu'à Saint-Germain, où il prend le train. La diligence l'emmène à Lyon, puis le coche d'eau, par Tarascon, à Marseille. Peu d'incidents, à part la rencontre d'ivrognes américains. Mais à Toulon, la populace gronde, la poursuite commence. On arrive à Ajaccio dans la tempête. Je dis « on », parce que Cowen traîne à la remorque « une sœur unique », être très domestiqué et très effacé. Un canapé s'effondre sous elle à l'auberge sale, sous un dais de toiles d'araignées. Du reste, à la suite d'une visite à la Préfecture, Cowen est inculpé d'espionnage et « suivi dans tous ses mouvements ». Molesté au départ d'Ajaccio, il traverse la forêt « noire » de Vizzavona, parmi les majestueux pins larices, faillit périr, naturellement, dans l'accident de diligence classique et trouve à Corte une auberge dégoûtante, dont le cuisinier florentin « n'avait jamais couché dans un lit ». C'est à Corte que le gouverneur, baron Mariani, oppose à ses tentatives artistiques le « petit monosyllabe important, no » ; mais la baronne intervient, notre Yorkshirien têtue résiste au Corse pince-sans-rire ; et la permission est accordée, non sans que le baron goguenard ait coiffé l'Anglais de l'authentique chapeau, pieusement conservé, que l'empereur portait à Austerlitz.

Du reste, Cowen s'éveille, peu à peu, au message de beauté qui l'entoure. Le paysage de Corte, cette Athènes, l'enchanté, et il saisit justement quelques traits de la figure insulaire. « La cabane du pauvre Corse diffère peu de celle du paysan irlandais ». Aux environs du Cap Corse, il note tous les charmes variés de la terre, des bois et de l'eau, « dans leurs plus riches combinaisons ». Il remarque les cultures

de Bastia, « qu'égayent les jardins et les maisons de campagne » et le « très magnifique » tableau de la mer, des îles, de la ville et de la montagne, qu'anime une humanité plus douce et plus abondante. La police le traque encore, et il souffre de la tête. C'est à Bastia qu'il donne ses malles à porter à la fille d'un officier britannique qui parle anglais comme une irlandaise, et qui est rousse. En revanche, le consul anglais, Peter Palmedo, Esq., établi depuis vingt ans à Bastia, est prussien de naissance. Mais sa protection n'empêcha pas que l'artiste continuât de jouer de malheur. Par une coïncidence fâcheuse, un navire de guerre anglais jetait l'ancre devant Calvi, et son commandant sollicitait l'autorisation, immédiatement refusée, de prendre des croquis à terre. Dès lors les policiers ne quittèrent plus Cowen, le pourchassant jusque dans les maisons particulières, et l'obligeant à s'embarquer à la hâte sur un vapeur minuscule le San-Pietro, qui, suivi lui aussi par la guigne, se perdit corps et biens à son retour de Livourne vers la Corse.

Les notes, qui remplissent la seconde moitié de ce volume mal composé, fourmillent de renseignements intéressants quoique décousus, empruntés pour la plupart aux ouvrages de Boswell, Valéry et Benson. Certains renseignements nous apprennent que la Corse n'était pas aussi inconnue qu'on le croit, qu'on y parlait français comme à Paris et italien comme à Rome, que c'était une belle terre de chasse et qu'elle possédait des richesses minières. On y glane que déjà le marchand d'eau de Cardo vendait son cristal aux Bastiais assoiffés, et que Benson avait vu, en novembre 1823, la baronne Mariani et le chapeau. Et, dans un appendice touffu, l'auteur nous donne les traductions dues à la plume d'un littérateur de ses amis, de quelques poésies corses.

Mais je recommande surtout les gravures. Certes, la palette du peintre, seule, peut faire justice au coloris des paysages de Corse. Pourtant, voici des compositions délicates rapportées de ces atmosphères Claude Lorrain, de ces champs de lumière. Des Corses véridiques les animent bien droites sous le faix et querouille en main. C'est bien Ajaccio sur son golfe parfait et les voiles latines, et les chambres de la demeure vaste et simple des Bonaparte, la fenêtre ouverte sur le fouillis arabe des plâtres blancs, la grotte Napoléon. J'aime moins le port d'Ajaccio et le chapeau d'Austerlitz, dans l'embrasement d'une croisée trop drapée et trop théâtrale. Voilà Corte et ses sauvageries et surtout trois délicieuses vues de Bastia, restées jeunes encore. Oui, c'est bien là la pittoresque entrée de la ville par la route d'Ajaccio, les murs trapus de la Citadelle, les pataches, les

bêtes et les gens accroupis ; et le vieux pont avec son entassement de bâtisses-casernes, St-Jean-Baptiste, Ste-Lucie, les montagnes. Rien n'a disparu que le rocher du Lion, qui encombraient le vieux port.

Au regard du lettré et de l'artiste, ces documents suffisent à tirer de l'oubli un livre piètrement pensé et médiocrement écrit. Ils conservent en effet pour nous, avec mille autres souvent cachés en des pages obscures, ce qu'il y a, dans un coin donné de la Terre, d'éternel et de permanent.

PAUL CHAUVER.

CLIMATOLOGIE ET MINÉRALOGIE DE LA CORSE

ZUCCARELLI (D^r) : Les Stations de la Corse.

Après les ruines de la guerre, la loi de la nécessité a commandé à l'énergie française de rechercher et poursuivre l'utilisation totale de nos ressources économiques. Le département de l'hydrologie n'a pas été oublié. De toutes parts, des initiatives se sont rassemblées pour procéder à la réorganisation de nos stations thermales et climatiques. Non seulement les regards ont scruté les vastes limites de l'horizon français, mais ils se sont étendus plus au loin jusqu'à nos possessions d'outre mer dans l'espoir de soulever une vague de propagande parmi les populations de l'exotisme ⁽¹⁾. Le Congrès de Monaco et du Tourisme colonial à Bordeaux ont marqué avec éclat ces deux étapes intéressantes.

Au milieu de cette conversation mondiale, la Corse allait-elle être oubliée ? L'aventure lui est familière et la déception la suit, à travers l'histoire, comme l'ombre suit le corps. Heureusement, un Corse, instruit des ressources hydro-minérales de l'île, a obéi à la voix secrète qui s'élevait du sol pour protester contre l'abandon. Au congrès de Monaco, le D^r Zuccarelli s'est fait courageusement l'avocat de notre thermalité insulaire et de notre pittoresque.

Dans une langue souple et audacieuse, il entraîne ses auditeurs à l'escalade de la muraille de granit que couronne une dentelle légère, parmi les roches diaboliques de l'*Insecca*, les blocs de porphyre des *Calenche* qui évoquent une ville de pierres, endormie, habitée par des fantômes, les *Scale de*

1. Introduction à l'étude des stations hydrominérales françaises dans leur rapport avec la Pathologie des pays chauds par les D^{rs} Gouziën, médecin inspecteur général et S. Abbattucci, médecin principal des troupes coloniales, *Tourisme colonial* — Bordeaux — mai 1920.

Santa-Regina, ces escaliers de géants qui semblent taillés par l'homme de la Préhistoire. Son ascension ne se termine que sur les cimes du *Monte d'Oro* et du *Monte Cinto* d'où la vue découvre tout le panorama tourmenté de l'île, émergée comme un joyau précieux au-dessus de la mer Tyrrhénienne. Puis la descente se fait sous les ombrages des forêts de hêtres et de pins de *Valdaniello*, d'*Evisa*, de *Vizzavona*; parmi les fleurs sauvages du maquis parfumé, jusqu'aux côtes ensoleillées dessinant autour de l'île leurs sinuosités pittoresques. Car en Corse, la station d'altitude est en marge de la station maritime ; à deux heures de chemins de fer, le pic alpestre voisine avec la plage de la côte d'azur.

La visite se termine par une escale dans les ports et les criques lumineuses où se meuvent les barques légères et les navires bruyants : Bastia, Calvi, Bonifacio, les cités génoises avec leur ceinture de rempart et leurs marines nonchalantes qui s'évadent de la ville emmurée ; Ajaccio, au golfe incomparable, dominé par la grande ombre impériale ; le village de Piano, caressé par les flots tranquilles, celui de Cargèse serti comme un bijou sur une dentelure de la rive par les mains habiles de Grecs émigrés dont l'odyssée rappelle celle des Homérides. Enfin, au centre de l'île, au milieu du chaos montagneux, Corte, la terre des communes, la patrie de Paoli, dont le château-fort s'incline sur un torrent, comme les tours féodales de ces burgs qui se penchent sur les bords du Rhin.

De ce sol chaud et volcanique, jaillit toute une richesse thermique : les sources sulfureuses de *Puzichello*, qui se placent à côté d'Allevard et de Montmirail ; de *Pietrapola*, *Guitera*, *Baracci*, *Guagno*, similaires de celles de Luchon, Barèges, et Cauterets ; les sources ferrugineuses d'*Orezza* qui peuvent soutenir la comparaison avec celles de toute l'Europe.

Malgré les louables efforts du tourisme, cette fortune tierrienne est encore en jachère. L'installation qui attire le visiteur est à peine ébauchée. Loin de nous l'idée de vouloir transformer les stations en « villes de plaisir », ruineuses pour la santé et les patrimoines, mais le confortable des « villes de santé » leur est nécessaire. Le malade ne peut se contenter d'une vie réduite et négligée. Il doit être accueilli par la chambre propre et spacieuse, une installation hydrothérapique moderne, la table des régimes qui facilite la cure, les organisations de physiothérapie et d'électrothérapie qui la complètent.

Comment encore expliquer ce mystère que les stations hydro-minérales de la Corse ne soient pas classées au ministère des Colonies ? Notre département est certes l'un de ceux (hélas !) qui fournissent le plus de fonctionnaires coloniaux. Pourquoi obliger l'insulaire à aller chercher très loin, hors de

sa famille et à grands frais, le médicament qu'il a à sa portée, la source sulfureuse, souveraine dans les arthritismes engendrés par la rouille exotique, l'eau ferrugineuse, l'élément réparateur par excellence des anémies tropicales et palustres!

En tous cas, nous devons savoir gré au Dr Zuccarelli d'avoir su plaider avec éloquence la cause de notre pittoresque.

Souhaitons, à l'occasion du Congrès de Monaco, que les nymphes gardiennes de nos thermes insulaires s'éveillent dans la poussière étincelante des eaux pour émigrer en terre continentale, afin d'y prêcher la croisade hydrologique et éveiller devant des nouveaux auditeurs le bruissement de nos forêts et le murmure de nos sources qui viennent exprimer à la surface du sol l'émanation radio-active de la vie intense s'élaborant dans ses profondeurs mystérieuses.

Dr Severin ABBATUCCI.

LES LÉGENDES DE LA CORSE

La Biscia meurtrière et les ruines d'Ostriconi

La Revue de la Corse ne saurait se borner à découvrir, puis à ouvrir, pour ses lecteurs, nos anciens parchemins, nos vieux volumes pleins d'histoire et les ouvrages dus à la plume de nos compatriotes insulaires ou relatifs à notre île ; elle ne peut se désintéresser du poème et du document qui est dans chacune de nos églises, plus ou moins bien conservées, de la période pisane, la seule qui ait ennobli d'un style intéressant les pierres de notre sol.

D'autre part, *la Revue* doit à son propre esprit de faire accueil aux traditions et aux légendes locales survivantes qui sont les fleurs de notre terroir. Aussi croyons-nous être le bienvenu en signalant aujourd'hui à la fois une légende curieuse de la plage d'Ostriconi et les ruines jusqu'ici presque ignorées, qu'elle anime de son souvenir et qui la racontent encore dans leur muet langage de pierre.

Nous tirons la légende d'un manuscrit de Jean-Joseph Malaspina, sorte de mémoire sur les Malaspina de Corse envoyé par l'auteur en 1860, aux Malaspina d'Italie. Voici la traduction de ce passage :

« Il y avait alors dans la pieve d'Ostriconi, fief du Marquis, non loin de l'Eglise de Ste-Marie, titulaire de la dite pieve, un animal appelé *Biscia*, ou serpent, de dimensions extraordinaires et d'une terrible férocité ; il avait déjà fait de nombreuses victimes ; il avait établi son repaire à un mille environ du village dans un marécage boisé, sa tanière était ainsi placée entre les eaux et des arbres au

feuillage épais, elle apparaissait sombre. On appelle cet endroit la « *Cannuta* ».

Dès que la Biscia entendait le son des cloches de l'église, elle s'empressait d'y courir et de tuer toutes les personnes qu'elle y rencontrait ; de là, grande terreur et maux encore plus grands pour les habitants de ce pays. Comme ils étaient les sujets des Marquis de San Colombano, ils allèrent implorer leur protection (1). Un de ces marquis s'offrit pour combattre le cruel animal, la nouvelle se répandit aussitôt dans tout le pays. Alors Marovello de Speloncato se proposa pour aller combattre de concert avec le Marquis ; on prit jour. Le jour arrivé, le Marquis partit, monté sur un de ses chevaux qui avait beaucoup de courage et d'ardeur. A l'endroit du rendez-vous, le Marquis ne trouva pas le Marovello ; il s'en alla tout de même tenter seul l'entreprise. S'étant enfermé avec son cheval dans l'Eglise de Ste Marie, il fit sonner la cloche, immédiatement le Biscia accourut, et sentant le marquis dans l'église, elle se débattait contre la porte avec violence, dans l'espoir d'y entrer. Mais ses efforts furent vains ; fatiguée enfin, elle s'en retourna à son repaire. Le Marquis fit alors sonner la cloche pour la seconde fois, et la Biscia revint aussitôt ; elle essaya comme précédemment d'entrer dans l'église et se fatigua inutilement. Le Marquis ouvrant alors la porte, à cheval et l'épée à la main, s'élança pour combattre la bête. La lutte fut longue et acharnée ; le marquis finit par l'emporter, il tua la Biscia au péril de sa propre vie. Cette entreprise fut acclamée par tous les habitants du pays parcequ'elle avait été très nécessaire et périlleuse ; en effet ces gens-là avaient peine, non seulement à aller à l'église, mais encore à sortir de leurs maisons. Ayant tué la Biscia, le Marquis ne prit pas garde au sang empoisonné de la bête dont son épée était couverte, il la toucha et en mourut. Malgré cela il se tint toujours droit en selle et son cheval le porta près d'un village du nom de *Mona* ; cet endroit s'appelle aujourd'hui *Santa Barbara*, mais le village a été détruit et à peine en voit-on les ruines. C'est là que le corps du Marquis fut retrouvé encore à cheval. On le transporta au milieu d'un grand concours de peuple en larmes à son château de San Colombano, et il fut enterré là où l'on ensevelissait alors les Marquis. »

Le marquis, que cette médiévale légende nous présente dans un geste de chevalerie à la St Georges, serait un Guillaume dit *Bianco* vivant au milieu du XIII^e siècle, d'après un manuscrit du XVIII^e siècle accompagnant un arbre généalogique de la famille Malaspina dressé à la même époque. On attribue également à ce Marquis Guillaume un sceau parfaitement conservé qui fut trouvé dans les ruines du château de San Colombano et qui appartient aujourd'hui à M. Bonaventure Malaspina de Ville-di-Paraso.

Il était intéressant de recueillir à Ostriconi même ce qui pouvait y subsister des souvenirs de sa légende. Dans l'impossibilité de nous rendre, utilement, nous-même sur les lieux nous y avons envoyé quelqu'un. Or ce n'est jamais

(1) San Colombano domine Ostriconi qui est comme sa « marine ».

en vain que l'on visite attentivement les vestiges du passé dans nos plaines littorales autrefois peuplées. Ostriconi, avant les ravages de la fièvre et des barbaresques, connut sans doute des fastes relatifs ; une église pisane en semble le témoin. Cette construction, d'appareil très régulier, en belles pierres dont les assises sont nettement alternées, ne saurait être que l'église Ste-Marie de la légende. Connue aujourd'hui sous le seul nom modeste « de Casa di Pieve », ayant subi à l'intérieur un cloisonnement qui la divise entre ses trois propriétaires MM. de Monti Rossi, Bonavita et Léoni de Paoli, affectée à un usage agricole, flanquée enfin d'une excroissance fâcheuse de constructions rurales nouvelles, la vénérable bâtisse conserve un certain air de grandeur. Elle domine du haut de son monticule la plaine qui l'entoure, et le mur qui l'enserme partiellement, en ménageant des cours, dit, par des meurtrières, son passé féodal qu'affirment encore les débris d'une tour en ruine. Suivant la tradition rurale de l'endroit, la Biscia était sculptée sur l'architrave du portail. Elle ne figure plus à cette place, la baie de la façade ayant été mutilée, puis murée. Mais nous retrouvons la bête finement sculptée en un long bas-relief qui décore le dessus d'une porte latérale. Nous en avons fait prendre un croquis à l'intention des lecteurs de la *Revue*.



Nous eussions voulu y joindre des photographies de l'intérieur où l'on voit, paraît-il, dans la partie appartenant à M. de Monti Rossi, des peintures que l'on dit très anciennes et dont la Biscia est le sujet (1). Mais le jour de la visite à Ostriconi personne ne se rencontra qui eût la clef de cette partie de l'édifice.

En attendant la reproduction de cette peinture, j'allais dire documentaire, l'esprit évoque et retient de ce combat du Marquis et du monstre une image qui a les transparences et la chaude couleur d'un vitrail médiéval.

Ambroise MALASPINA.

(1) D'après d'autres avis, ces peintures n'auraient pas l'ancienneté qui leur est attribuée. On dit également que jadis Ostriconi aurait possédé une fontaine sur laquelle pouvait se lire une inscription. Les plus anciens parmi les habitants de Palasca, commune sur le territoire de laquelle est situé Ostriconi, témoignent de cette tradition. Toutefois aucun d'eux n'a connu cette fontaine qui déjà, au temps de leur jeunesse, était ensevelie sous les sables.

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

Thermes romains du Régino

Notre regretté confrère, M. Romulus Carli, membre de la Société « Christophe Colomb » a fait, en 1902, une découverte archéologique, dans la vallée du Régino, près du village de Speloncato. Ce sont des Thermes romains datant du V^e siècle, d'après l'opinion d'un savant, M. Etienne Michon.

Les Thermes étaient des bains publics et gratuits construits pour le peuple, par les empereurs romains. Il y avait autour de ces bâtiments, des galeries où les artistes exposaient leurs œuvres ce qui confirmait la devise : *Utile dulci*.

On voit encore à Paris, les restes des Thermes de Julien l'Apostat ; à Rome, ceux de Dioclétien, de Caracalla, de Néron, de Constantin, de Titus ; enfin les Thermes de Pompei si bien décrits par Sébastien Serlio, dit le Vitruve Bolognais.

Les fouilles qui ont été faites dans la vallée du Régino, en présence de l'Ingénieur en chef du Département de la Corse ont mis à nu un chauffoir et plusieurs piscines.

L'endroit où cette importante découverte a été faite, appartient à cette belle partie de la Corse que l'on appelle la Balagne. L'étymologie du mot serait donc justifiée par la corruption du mot latin *Balneum*. Du reste, la propriété dans laquelle ont été opérées les fouilles, et qui occupe une superficie de 50 hectares, est dénommée *i Bagni* (les bains.)

L'emplacement est entouré de collines de rochers gigantesques qui la mettent à l'abri des vents. Non loin et au-dessus de ces ruines, on voit une tour, espèce de donjon que l'on appelle la *Campana*.

Tout à côté on a découvert, en défonçant le terrain, onze réservoirs et une cuve. Le premier réservoir est carré, mesurant 2 mètres de chaque côté et 3 m. de profondeur, au fond, un trou fermé par un bouchon en terre cuite s'enlevant à volonté.

L'eau de ce récipient servait à alimenter les autres réservoirs ou tines qui toutes étaient garnies au fond, d'assises pour les baigneurs ; elles sont tellement polies que pour les monter et les descendre on a besoin de recourir à une échelle.

Au-dessus des réservoirs, se trouve une mare profonde et sur les parois on remarque des cristallisations ou des sédiments minéralisés qui ont résisté même à l'action de la pluie.

Un peu plus loin, on peut admirer un magnifique Kromeleck avec ses énormes blocs de forme rhomboïdale, couverts

de mousse, les uns debout, les autres renversés autour du cirque avec, en face, de nombreux dolmens.

Il est permis de constater que ces ruines sont d'une conservation parfaite, d'un caractère très précis, et ne laissant, par conséquent, aucun doute sur la destination du bâtiment dont elles sont les derniers vestiges.

Jean de QUENZA.

DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE

LA CONQUÊTE DE LA CORSE PAR LES ANGLAIS

(Extrait des mémoires de l'officier anglais Samuel RICE)

(Suite)

Peu à peu, beaucoup de jeunes officiers, et plusieurs officiers supérieurs, durent bon gré mal gré faire place aux meilleurs: les incapables furent écartés; un grand nombre avaient si bien ruiné leur santé, que dès la première campagne, ils moururent « de la fièvre » comme on disait, ce fut comme un sarclage pendant les dernières années du 18^e siècle, et les premières du 19^e siècle, la perte annuelle en officiers fut énorme, puis la situation s'améliora d'elle même.

De plus il ne faudrait pas croire que l'armée entière, en 1793, était dans les fâcheuses conditions dont parle Bimbury. Nous possédons encore les règlements imprimés de quelques régiments de ligne de ce temps-là, ils prouvent suffisamment que l'on apportait une grande attention au bien-être des hommes. La discipline était stricte, d'une sévérité mécanique, maintenue uniquement par la schlague: le service de garnison se faisait avec une parfaite régularité; si les règlements étaient suivis, les régiments devaient être en parfait état. Sans doute, il est possible que les régiments qui possédaient un règlement fussent justement les bons régiments, tandis que les critiques de Bimbury et autres s'appliquaient aux mauvais, et il y en avait peut-être plus que de bons.

Quoi qu'il en soit, il est certain que lorsque le 51^e entra en campagne en 1793, son état général ne laissait rien à désirer; Moore avait veillé à éliminer les mauvais officiers, depuis sa prise de commandement en 1790; tous les jeunes officiers qui avaient rejoint depuis, il les avait surveillés de près jusqu'à ce qu'il pût compter sur eux, « Il était persuadé que la connaissance parfaite et l'exact accomplissement des humbles mais importants devoirs d'un officier subal-

terne sont les meilleurs fondements d'une belle carrière militaire ». Il réclamait de ses officiers une attention méticuleuse dans le service, une connaissance approfondie du métier, qui leur assurait la confiance et le respect des soldats qu'ils étaient appelés à commander. Etant lui-même un gentleman accompli, il exigeait la même qualité chez tous les officiers du 5^{re}. Sans être trop dur, sans mener à la baguette ses officiers et ses hommes, il savait exactement quand il fallait renforcer la discipline, et quand on pouvait la relâcher sans nuire au bon fonctionnement du service. En septembre 1793 il était fier de dire : Tout marche aussi bien que possible.

J'ai insisté sur le caractère du colonel Moore, parce qu'il fut le premier commandant de Sam Rice, et parce que ses leçons eurent une grande influence sur un homme qui servit pendant 38 ans sans interruption dans le vieux régiment de Moore.

Revenons maintenant à la campagne en Méditerranée.

II. — Préparatifs et débarquement en Corse

Le Colonel Moore, à la tête des renforts envoyés à la flotte du Lord Hood, dans la baie d'Hyères, se rendit de suite à bord du *Victory*, et se mit à la disposition de l'Amiral. Celui-ci déclara assez brutalement que les renforts étaient maigres et qu'ils arrivaient trop tard pour être utiles. Il oubliait que le retard était causé par la lenteur de ses propres officiers de marine ; il oubliait aussi que même si les renforts étaient arrivés quinze jours plus tôt, ils n'auraient pas empêché l'évacuation de Toulon, puisque, le 16 décembre, l'ennemi s'était emparé des forts qui dominaient le mouillage de la flotte anglaise.

L'Amiral était alors très occupé à préparer un plan pour employer les troupes embarquées à quelque entreprise dont il aurait le mérite, et qui compenserait dans une certaine mesure l'abandon du grand arsenal français. Il avait évacué Toulon sans détruire tous les vaisseaux français ; il n'avait pas pu faire autrement, mais il sentait bien qu'en Angleterre cela pouvait lui être reproché comme un insuccès. Il était bien décidé à faire quelque chose, et de suite ; ce quelque chose devait consister à assurer à la flotte anglaise de la Méditerranée une base plus avancée que celle de Gibraltar. C'était à cette époque la seule possession anglaise dans la Méditerranée à mille milles de Gènes ; or, c'est dans le voisinage de ce port qu'opéraient les armées françaises et autrichiennes. Lord Hood appliquait, dès le début, le principe

fondamental ainsi formulé par le Capitaine Mahan : (1) « La politique de la Grande Bretagne, c'est d'être maîtresse de la mer pour protéger le commerce, et de soutenir, sur terre, les puissances continentales en guerre contre la France, principalement par des subsides en argent, mais aussi, le cas échéant, par une coopération navale. » Donc, les vues de l'Amiral se portèrent naturellement sur la Corse. Des troupes françaises y tenaient encore garnison, mais on savait qu'elles étaient plus ou moins en révolte contre le gouvernement républicain. Cependant Lord Hood était mal renseigné sur la situation exacte de l'île, sur les travaux de défense et sur les garnisons françaises. A regret, il retarda l'attaque de la Corse pour se rendre sagement à l'avis des commandants militaires : envoyer en reconnaissance deux officiers de l'armée de terre qui lui feraient un rapport sur les possibilités de débarquement. Moore et un commandant d'artillerie nommé Kochler furent choisis pour cette mission : le 11 janvier 1794, ils partirent sur la frégate *Lowestoff* ; avec eux s'embarqua Sir Gilbert Elliott, un des commissaires royaux de la Méditerranée ; il devait essayer de persuader aux Corses d'aider les Anglais à débarrasser l'île des intrus, c'est-à-dire des Français.

Sans insister sur l'histoire de la Corse, il faut dire que de 1559 à 1768 cette île était une possession de Gènes ; en 1768, contrairement aux désirs de son peuple, elle fut ignoblement vendue à la France. Alors les Corses proclamèrent leur indépendance, mais en quelques mois (1769) leur armée commandée par Pasquale Paoli fut défaite et écrasée par le comte de Vaux. C'est avec ce même Paoli, qui était revenu en Corse après un exil en Angleterre, que Sir Gilbert Elliott ouvrit des négociations : c'est de lui qu'il obtint, sans grande difficulté, la promesse que les Corses aideraient les Anglais de toutes les manières. Moore et son compagnon reconnurent soigneusement les différents postes et forts français, et le 25 janvier, le compagnon de Moore revint faire rapport à l'Amiral. Alors la flotte fit route de la Baie d'Hyères à l'île d'Elbe ; quelques jours après elle mouillait à Porto Ferrajo : on avait décidé d'y débarquer les réfugiés royalistes de Toulon pour les mettre sous la protection de la Toscane à qui appartenait l'île d'Elbe ; pendant ce temps, on se préparait à l'attaque de la Corse.

L'histoire des opérations qui suivirent est toute pleine de querelles et de petites jalousies entre officiers de marine et officiers de terre ; chacun d'eux avait peur de voir le service

(1) *Influence de la domination des mers sur la Révolution française*, par le capitaine A. T. Mahan, V. S. N. 2^e édition 1893.

rival accaparer le succès. A quoi bon, dira le lecteur, insister sur ces incidents regrettables qui n'ont pas eu grande influence sur le résultat des opérations ? Uniquement parce que ces incidents faillirent un moment ruiner la réputation de John Moore, Colonel du 51^{me}, et causèrent sa disgrâce momentanée. Lord Hood, fortement soutenu par Horatio Nelson, alors commandant de l'*Agamemnon*, méprisait l'armée de terre, et faisait peu de cas des avis des officiers. La tactique des marins c'était d'aller toujours de l'avant, sans calculer les conséquences ; quant aux avis du général David Dundas, qui avait succédé à O'Hara, et d'autres officiers expérimentés qui conseillaient d'avancer avec précaution, on les repoussait comme des marques de faiblesse et de manque d'initiative. Nelson lui-même disait : « Les armées sont si lentes que, pour un marin, elles n'ont jamais l'air de vouloir avancer ; leur tactique est plus sûre, je le veux bien, mais nous autres, nous réussissons presque toujours. » Evidemment, Nelson avait raison en un certain sens, mais ni lui, ni les officiers de marine de son temps ne se rendaient compte des grandes différences qui existent entre les deux armes. Les marins ont leur bâtiment qui leur fournit le logement, les vivres, leurs munitions, et tout ce qu'il leur faut ; tandis que les soldats, une fois débarqués à terre pour une expédition, doivent tout emporter avec eux et songer à tout.

Les trois places principales que les Français tenaient en Corse étaient St-Florent au nord, Bastia à l'est, et Calvi à l'ouest : Lord Hood décida de les attaquer successivement et dans cet ordre. St-Florent, par où l'on devait commencer, est situé à l'entrée d'une baie profonde ; dont le rivage occidental était fortifié par des forts détachés, ou bien par des tours de forme circulaire et dont la solide maçonnerie faisait ricocher les boulets. Le plus formidable de ces travaux avancés était la *tour de Mortella*. (1)

Il était impossible d'attaquer Saint-Florent avant d'enlever ces ouvrages avancés. Pour réduire la tour de Mortella on donna l'ordre à Moore de débarquer à petite distance de la tour, avec le 51^e qui comptait 350 hommes, puis une troupe mixte de soldats et de marins, comprenant aussi 350 hommes, et deux canons ; il devait marcher de façon à prendre la tour

(1) Le général Sir J. F. Maurice, dans son « Journal de Sir John Moore » dit que cette tour était ainsi nommée parce qu'elle était située sur le rivage de la *Baie Mortella*, ce qui signifie la Baie des Myrtes ; il ajoute que c'est cette tour qui servit de modèle à celles que l'on construisit plus tard sur la cité anglaise, et que l'on appela *Tours Martello*. Cette déformation de Mortella en Martello serait une erreur, il ne faut pas croire non plus que cette appellation dérive du nom d'un ingénieur nommé Martel. L. F.

à revers, pendant que les marins la canonneraient du côté de la mer. Les troupes de Moore débarquèrent dans la nuit du 7 février ; après une longue marche dans les montagnes, elles arrivèrent, le lendemain au soir, à une position d'où l'on pouvait examiner les fortifications ennemies. Moore qui les avait étudiées lors de son voyage précédent, fut surpris de constater que les Français avaient considérablement fortifié leur position : il conclut que sa poignée d'hommes était tout à fait insuffisante pour attaquer tous les ouvrages qui défendaient Saint-Florent. Il envoya donc un messenger au général Dundas, disant que pour attaquer avec quelque chance de succès, il faudrait toutes les troupes dont le général pouvait disposer.

(A suivre)

Traduit par M. L. FILIPPI (d'Urtaca).

LES ROMANS CORSES

BARTOLI (Abbé A.-F.) : *Diana Colonna* ⁽¹⁾



Rien de plus simple que l'intrigue de ce roman. Dans le château de Forcone, habite le comte Luca d'Ornano, père d'un fils nommé Alfonso, jeune homme de grand mérite, et qu'il désirait voir s'unir avec Diana, fille du comte Colonna, celui-ci possédant sur l'autre rive du Taravo une importante propriété. En Corse, c'est toujours le père de la jeune fille qui fait les premières démarches. Une fête rustique, la tonte des brebis, permet de mettre les deux jeunes gens en rapport, ils s'éprennent l'un de l'autre. Sur ces entrefaites, les Sarrazins débarquent et viennent attaquer le château de Forcone. Les deux comtes unissent leurs forces et, après une lutte violente, sont vainqueurs, tandis que le jeune Alfonso blessé, reste sur le champ de bataille et est emmené captif par les ennemis. Désespoir de Diana qui, par la suite, refuse un autre parti très avantageux qu'on lui offre, tout le monde supposant son fiancé mort. Au fur et à mesure que le roman se déroule, l'abbé Bartoli trouve maintes occasions de décrire les mœurs de Cynnos. Nous avons un tableau de fiançailles, puis des histoires fatales de revenant ; nous assistons ailleurs à un combat entre Corses. Chants mortuaires du *vocero*. « Les femmes corses sont les instigatrices de toutes

(1). L'abbé Bartoli est aussi l'auteur d'une *Histoire de la Corse* qui devait paraître en cinq volumes, mais dont le premier seul fut édité, la mort ayant empêché l'auteur d'achever son œuvre. Il en sera d'ailleurs question dans la *Revue* (N. d. l. D.).

les vengeances, de tous les malheurs qui arrivent. L'honneur en est le principe, la cause. Elles y sont si terribles qu'elles lui sacrifient même ce qu'elles ont de plus cher : époux, fils famille ; elles ne reculent pour lui devant aucun danger devant aucune privation. Elles acceptent tout, même les séparations les plus pénibles, pourvu qu'on vive sans reproche. Elles préfèrent la mort au déshonneur. On en voit qui élèvent leurs enfants durement ; elles les exercent au manie-ment des armes. Soir et matin, elles leur parlent d'un père, d'un frère assassiné. Elles leur montrent soit leur chemise sanglante, soit la balle qui leur a troué la poitrine. Elles prépa- rent ainsi, à la longue, un vengeur qui sera d'autant plus terri- ble qu'il a « sucé la haine avec le lait ».

Alfonso n'était point mort. Les pirates l'avaient débarqué sur la terre d'Afrique dans un endroit désert en vue de l'y laisser mourir de faim. Par bonheur, il y fait la rencontre d'un compatriote, Abbatucci, que l'on croyait mort également et qui vivait là en solitaire. Il était autrefois parti pour la Terre Sainte et fait prisonnier à la suite d'un combat naval, avait été abandonné par les Sarrazins. Après s'être mutuelle- ment raconté leurs aventures, les deux amis s'installent dans une grotte, où, entre temps, Abbatucci se prend à instruire son jeune compagnon, en l'entretenant de religion, d'histoire et de philosophie. Il y a là de nombreuses pages qui sont plutôt dignes de figurer dans un livre de piété que dans un roman.

Finalement, les deux héros sont de nouveau emmenés captifs par les musulmans qui les conduisent à Tunis, où la fille du bey s'éprend d'Alfonso. Celui-ci, d'abord ne sait trop quel parti prendre. Puis, il ne peut se résoudre à abandon- ner Diana, et préfère marcher au supplice, en dépit du trône qui lui est offert. Au moment où, avec son ami Abbatucci, il va être mis à mort, il est délivré par un Corse, Lazaro, qui s'était exilé et à qui son courage avait valu une couronne. Alfonso revient dans sa patrie où il retrouve sa fiancée qu'il épouse, au milieu de la joie de ses vassaux, ces deux nobles cœurs, pour s'être aimés au delà de toute espérance, demeu- rant en Corse comme le type immortel de la foi jurée. L'ouvrage de l'abbé Bartoli pourrait figurer avantageusement dans une bibliothèque de romans à l'usage de la jeunesse, mais qu'en dirait Gustave Flaubert, lui qui ne pouvait digé- rer la niaiserie de *Numa Pompilius* cette œuvre aimable du bon Florian ?

LUCIEN BRIET.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Imprimerie de l'Indicateur de la Corse.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE ANNÉE

DE LA

Revue de la Corse

	Pages
I. — CLIMATOLOGIE ET MINÉRALOGIE DE LA CORSE	
D ^r SÉVERIN..... <i>Les Stations de la Corse, par le D^r Zuccarelli</i>	113
II. — CORSES (Les) A L'ÉTRANGER	
COLONNA DE CESARI ROCCA. <i>Les Corses de Marseille premiers colonsateurs français de l'Afrique</i>	49.76
III. — CORSE (La) DANS LES PÉRIODIQUES	
BRIET (Lucien)..... <i>Notes sur l'alpinisme en Corse par Lejosne (A)</i>	13
LUCIANI (B.) <i>En Corse, par Jollivet (Maurice)</i>	88
IV. — COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI	
BUSQUET (Jacques)..... <i>« L'attacar »</i>	15
— <i>Le « Rimbecco » en Corse</i>	81
V. — DEUILS (Les) LITTÉRAIRES DE LA CORSE	
LA DIRECTION..... Philippe Tonelli.....	67
VI. — DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE	
FILIPPI (L.)..... <i>La conquête de la Corse par les Anglais (Traduction)</i>	113.139
VII. — ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES	
QUENZA (Jean de)..... <i>Thermes Romains du Regino</i>	138
VIII. — ETUDES GÉOLOGIQUES ET GÉOGRAPHIQUES	
CASTELNAU (Paul)..... <i>La traversée géographique de la Corse</i>	35.59
MAURY (Eugène)..... <i>Roches de Corse pouvant servir de Pierres ornementales</i>	102
IX. — ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE	
COLONNA DE CESARI ROCCA. <i>La formation et l'évolution des noms de famille en Corse</i>	22.28
GRAZIANI (Paul)..... <i>Une magistrature agricole en Corse au XVI^e siècle</i>	56
DOM Ph. MARINI O.S.B. <i>Sampiero en Corse (juin-juillet 1564)</i> ..	121
X. — ÉTUDES LITTÉRAIRES CORSES	
PAGANELLI (Dono)..... <i>Electre et Colomba</i>	129

XI. — ÉTUDES MODERNES SUR LA CORSE

SANTONI (F.).....	<i>Le problème Corse et la Décentralisation</i>	97
-------------------	---	----

XII. — HISTORIENS (Les) DE LA CORSE

AMBROSI (R.).....	<i>Istoria del Regno di Corsica</i> par Cambiagi	
BRIET (Lucien).....	<i>Histoire des Corses</i> par Grégorovius	25
COURTILLIER (Gaston)....	<i>Histoire des Corses et de leur civilisation</i> par Ambrosi (R.).....	73
DEMONTÈS (V.).....	<i>Histoire de Corse</i> par Colonna de Cesari Rocca et Louis Villat	105

XIII. — LÉGENDES (Les) DE LA CORSE

MALASPINA (Ambroise)...	<i>La Biscia Meurtrièreet lesruines d'Ostriconi</i> (avec gravure).....	135
NATALI (J.B.).....	<i>Le Pont du diable</i>	116

XIV. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

COURTILLIER (Gaston)....	<i>Figures de Corse</i> par Ch. Maurras ...	32.54
VILLAT (Louis).....	<i>La Corse</i> par Quentin (Albert).....	10
—	<i>La Conque Marine</i> par Rocca (Pierre).....	92

XV. — OUVRAGES ALLEMANDS SUR LA CORSE

SANTELLI (C.).....	<i>Corsica</i> par Greim (Georges et Mathilde).....	63
--------------------	--	----

XVI. — OUVRAGES DES TOURISTES FRANÇAIS

LUCIANI (B.).....	<i>Une Villégiature à Piana</i> par le Dr Desbrosses	107
-------------------	---	-----

XVII. — ROMANS (Les) CORSES

BRIET (Lucien).....	<i>Diana Colonna</i> par Bartoli (l'abbé).....	143
—	<i>La Vierge des Makis</i> par Tonelli (Philippe).....	69
MARCAGGI (J.-B.).....	<i>Colomba</i> par Mérimée (Prosper).....	44

XVIII. — TOURISME (Le) EN CORSE

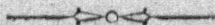
MORANDIÈRE (Ch. de la)..<	<i>Le sentier inconnu de la Scala di santa Regina</i>	65
---------------------------	---	----

XIX. — TOURISME (Le) ANGLAIS EN CORSE

BRIET (Lucien).....	<i>Relation de l'Isle de Corse</i> par Boswell (J).....	84.109
CHAUVET (Paul).....	<i>Six weeks in Corsica</i> par Cowen (W).....	130
—	<i>The Description of Corsica</i> par Frederick	39
COURTILLIER (Gaston)....	<i>Sketches of Corsica</i> par Benson (R).....	19

XX. — VARIÉTÉS

CARABIN (I.).....	<i>Le Printemps en Corse</i>	71
PAGANELLI (DONO).....	<i>In Memoriam Gallieni</i>	95



Ouvrages et Articles

dont le compte-rendu a été publié dans la première année

AMBROSI-R.....	<i>Histoire des Corses et de leur civilisation</i> , par M. G. Courtillier	73
BARTOLI (abbé).....	<i>Diana Colonna</i> , par Lucien Briet	143
BENSON (R).....	<i>Sketches of corsica</i> , par M. G. Courtillier	19
BOSWELL (F.).....	<i>Relation de l'Isle de Corse</i> , par M. Lucien Briet	84. 109
CAMBIAGI.....	<i>Istoria del Regno di Corsica</i> , par M. Ambrosi-R	3
COLONNA DE CESARI ROCCA ..	<i>Histoire de Corse</i> , par M. V. De-montès	105
COWEN (W.).....	<i>Six weeks in Corsica</i> , par M. Paul Chauvet	130
DESBROSSES D ^r	<i>Une villégiature à Piana</i> , par M. B. Luciani	107
FREDERICK.....	<i>The description of Corsica</i> , par M. Paul Chauvet	39
GREGOROVIVS (F.).....	<i>Histoire des Corses</i> , par M. Lucien Briet	25
GREIM (Georges et Mathilde).	<i>Corsica</i> , par M. C. Santelli	63
JOLLIVET (Maurice).....	<i>En Corse</i> , par M. B. Luciani	88
LEJOSNE (A.).....	<i>Notes sur l'Alpinisme en Corse</i> , par M. Lucien Briet	13
MAURRAS (Ch.).....	<i>Figures de Corse</i> , par M. G. Courtillier	32. 54
MÉRIMÉE (Prosper).....	<i>Colomba</i> , par M. J. B. Marzaggi ,.....	44
QUENTIN (Albert).....	<i>La Corse</i> , par M. Louis Villat ...	10
ROCCA (Pierre).....	<i>La Conque Marine</i> , par M. Louis Villat	92
RICE (Samuel).....	<i>La Conquête de la Corse par les Anglais</i> , traduction de M. L. Filippi	113. 139
TONELLI (Philippe).....	<i>La Vierge des Makis</i> , par M. L. Briet	69
ZUCCARELLI (D ^r).....	<i>Les Stations de la Corse</i> , par M. le D ^r Séverin Abbatucci	133



Etudes Régionales

publiées par la « Revue de la Corse »

AMBROSI R.	<i>Avant-propos</i>	2
BUSQUET (J.)	<i>L'Attacar</i>	15
—	<i>Le "Rimbecco" en Corse</i>	81
CARABIN (I.)	<i>Le Printemps en Corse</i>	71
CASTELNAU (Paul)	<i>La Traversée de la Corse</i>	35.59
COLONNA DE CESARI ROCCA....	<i>La formation et l'évolution des noms de famille en Corse</i>	22.28
—	<i>Les Corses de Marseille, premiers colonisateurs français de l'Afri- que du Nord</i>	49.76
DIRECTION (La)	<i>Philippe Tonelli</i>	67
GRAZIANI (Paul)	<i>Une magistrature agricole en Corse au XVI^e siècle</i>	56
MALASPINA (Ambroise)	<i>La Biscia meurtrière et les Ruines d'Ostriconi</i>	135
MARINI (Dom. Ph.)	<i>Sampiero en Corse (juin-juillet 1564)</i>	121
MAURY (Eug.)	<i>Roches de Corse pouvant servir de Pierres ornementales</i>	102
MORANDIÈRE (Ch. de la)	<i>Le Sentier inconnu de la Scala-di- Santa-Régina</i>	65
NATALI (J.-B.)	<i>Le Pont du Diable (Légende)</i>	116
PAGANELLI (DONO)	<i>In memoriam Gallièni</i>	95
—	<i>Electre et Colomba</i>	126
QUENZA (Jean de)	<i>Thermes romains du Regino</i>	138
SANTONI (F.)	<i>Le problème corse et la décentra- lisation</i>	97

apens classique que les deux assassins placés l'un derrière l'autre, chacun abrité par son mur, du même côté du chemin.

C'est inexact mais non invraisemblable de même que quand Orso a été blessé, il était à pied et non à cheval. Mais ce que l'on s'explique moins, c'est sa subite dégringolade de la monture sur laquelle on l'a laissé, pour se rouler à terre en des convulsions exagérées, qui étonnent quelque peu chez un vaillant officier ayant simplement reçu une balle dans le bras. Nos poilus en ont reçu bien d'autres sans broncher !

Et d'ailleurs Mérimée lui donne une tout autre contenance quand il dit qu'après avoir riposté en surmontant sa douleur il alla à quelques pas s'abriter derrière un arbre pour recharger son fusil. En outre, la double riposte d'Orso, avec le seul bras valide, s'explique étant debout ; elle ne se comprend plus étant étendu sur le côté de la route où il s'est traîné, obligé de se soulever pour tirer en s'appuyant sur le bras traversé par la balle.

Malgré ces inexactitudes, la scène est très palpitante et ceux qui n'ont pas lu Colomba pourront quand même se représenter ainsi l'attaque et le fameux coup double. Ces quelques observations n'empêchent pas de reconnaître un très grand mérite à cette adaptation cinématographique. Animer le chef d'œuvre de Mérimée était une tentative audacieuse que récompensera un succès mérité, favorisé par la renommée mondiale du roman corse.

Au surplus, la traduction cinématographique d'un chef d'œuvre littéraire n'est-elle pas une tâche dont le parfait accomplissement est irréalisable ? N'est-ce pas témérité folle de donner des traits physiques à des « caractères », de vouloir personifier des tempéraments ?

Pour triompher des nombreuses et réelles difficultés, l'opérateur a été très bien secondé par ses interprètes. Orso, toujours maître de lui-même, est parfaitement accompagné par les deux bandits, tandis que Colomba, incarnant l'héroïne corse dans ce qu'elle a de sympathique et de sévère, est servie à souhait par la petite rusée Chilina d'un réalisme achevé. N'oublions pas le colonel Névil et la charmante Miss Lydia qui laisseront un agréable souvenir aux spectateurs.

Ainsi interprété, tout le monde voudra voir sur l'écran le célèbre roman de Mérimée qui appela sur la Corse l'attention du monde entier et sans discuter

les inexactitudes de détails, chacun conservera un excellent souvenir de ce spectacle et de son incomparable décor qui ne manquera pas d'inspirer le vif désir de mieux connaître le pays pittoresque dont on a entrevu quelques sites merveilleux. A. C.

LE CINQUANTENAIRE DE MÉRIMÉE

La Corse va bientôt honorer la mémoire de Prosper Mérimée en récompense des services que lui rendit l'auteur de *Colomba*, de *Mateo Falcone* et des travaux archéologiques publiés dans les *Notes d'un voyage en Corse*.

Un comité vient de se former à Ajaccio sous le patronage du Préfet de la Corse, du maire d'Ajaccio et du consul d'Angleterre pour lui ériger un buste en bronze sur un piédestal de granit rouge.

Le pays de Colomba veut ainsi commémorer le cinquantenaire de la mort de l'écrivain qui décéda à Cannes, le 23 septembre 1870, après les premières défaites, tout comme Jules Lemaitre qui disparut dans les premiers jours de la grande guerre de 1914.

L'emplacement a été choisi dans le beau quartier des Etrangers, au milieu des villas de la station d'hiver, sur la promenade des Sanguinaires, tout près de la mer, face au golfe dont Mérimée, sobre d'ordinaire de descriptions, n'a cependant pas manqué de dépeindre la beauté grave et triste, ce même golfe dont, après lui, Daudet, Maupassant et Jean Lorrain ont rendu le paysage avec leurs sensibilités diverses d'artistes.

On compte célébrer l'inauguration du monument l'hiver prochain, le consul d'Angleterre ayant exprimé le désir de voir ses compatriotes hivernants apporter leur hommage au monument de Mérimée en souvenir des deux amis de Colomba — nous voulons dire Miss Lydia et son père le colonel Nevil.

Le Comité sollicitera la collaboration des amis de Mérimée à Paris par l'intermédiaire de son trésorier, M^e Godde, notaire à Ajaccio.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes toujours à la disposition de nos abonnés, pour leur donner tous les renseignements désirés non seulement sur des ouvrages corses, mais sur tous les autres livres anciens ou modernes, de la littérature française. De même que nous pouvons leur expédier les livres ou publications de tous les éditeurs.

VIENT DE PARAÎTRE :

La Société des Sciences de la Corse vient de faire paraître le fascicule du 1^{er} trimestre de l'année 1920 (N° 409-412) de sa savante publication. MM. E. et F. Franceschini y publient une longue et très intéressante étude, avec gravure, sur les *Elections aux Etats-généraux de 1789* et le R. P. Dom. Ph. Marini une monographie, écrite avec son impeccable documentation sur *Jean Pierre Gaffory en 1754*.

Ces deux remarquables mémoires apportent un complément fort utile à l'histoire de la Corse.

La Revue d'Histoire littéraire de la France vient de publier, en tête de sa dernière livraison, (prix : 7 fr.) une très remarquable étude de notre éminent collaborateur, M. G. Courtillier, sur *L'inspiration de « Mateo Falcone »*, la célèbre nouvelle Corse de Mérimée dont le Comptendu paraîtra dans notre prochain numéro.

Cette étude très approfondie, qui remplit 33 grandes pages avec une abondante richesse de notes bibliographiques apporte une précieuse contribution aux questions qui s'agitent depuis quelque temps autour des ouvrages de Mérimée.

La Nouvelle Revue qui avait publié en 1918 avec succès un roman corse de Lorenzi de Bradi, *La Sirène bleue*, vient d'en terminer un nouveau, *Histoire de Tégla*, qui a occupé cinq fascicules de cette importante publication et dont nous parlerons bientôt.

La France Nouvelle a publié le second article de M. le docteur S. Abbattu, *La Corse II*, dont parlait notre précédente note.

En huit colonnes très suggestives l'auteur traite avec une haute compétence, ces questions toujours discutées et jamais résolues du déboisement, de l'assainissement et des conditions de la vie en Corse.

M. Germain TRÉZEL, pseudonyme sous lequel on devine une âme corse et dont plusieurs ouvrages ont déjà fait apprécier le talent de poète, vient de faire paraître *Fleurs de Maquis*, élégante brochure in-8° de 80 pages. (Prix : 5 fr.)

L'académicien Jean Aicard, en écrivant la préface, déclare : « Voilà un livre d'amour, d'amour emporté, entraînant, qui fait aimer ce qu'il aime... » Et ce que le poète aime et chante, c'est son pays, la Corse.

Un prochain numéro de la *Revue* lera connaître plus complètement cette suite de captivantes poésies régionalistes.

AVIS IMPORTANT

Nous prions à nouveau nos abonnés de bien vouloir adresser les mandats *en notre nom* et jamais à la *Revue de la Corse*.

Ceci en raison de l'absurdité des formalités administratives.

Le même bureau de poste voisin qui, depuis 25 ans, nous paie presque quotidiennement des mandats, qui depuis 12 ans expédie périodiquement notre *Indicateur guide de la Corse* et depuis un an la *Revue de la Corse* où figure la mention : *Le Directeur-Gérant A. CLAVEL*, le même bureau où, depuis un quart de siècle nous sommes personnellement connu de tous les employés qui s'y succèdent, ce bureau prétend exiger aujourd'hui pour nous payer un mandat de 6 francs, adressé à *La Revue de la Corse*, que nous allions chez le juge de paix accompagné par deux témoins...

Nous connaissons l'opération, ayant dû la pratiquer autrefois, (chez le commissaire) afin d'avoir l'autorisation de porter la médaille qui nous est attribuée comme ancien lieutenant pendant la guerre de 1870-71.

Ce sont habituellement deux boutiquiers du voisinage, épiciers ou marchands, de vins, qui, moyennant juste rétribution se chargent de la corvée et viennent certifier n'importe quoi pour n'importe qui. (Ces deux professions étaient précisément représentées par nos témoins dans la cérémonie qui se termina chez le marchand de vins).

Le greffier, pour qui ce sont d'anciennes connaissances, enregistre légalement et sérieusement la déposition de ces deux braves négociants. Il dressera ensuite, sur papier timbré, un acte de notoriété au vu duquel l'employé des P. T. T., la conscience désormais tranquille, consentira à payer le ou les mandats de 6 francs, adressés à la *Revue de la Corse*, entre les mains de M. A. Clavel dont le nom figure comme directeur et comme gérant au commencement et à la fin de la publication.

Nous ne consentirons jamais à nous soumettre à des exigences aussi administrativement ridicules et nous nous excuserons d'être obligé de retourner à son expéditeur le mandat qui ne serait pas libellé à *notre nom*.

D'ailleurs il est un moyen beaucoup plus simple de nous faire parvenir le montant d'un abonnement, c'est de le verser à notre compte de chèque postal, Paris 211-44, moyennant un simple supplément de 0, 15 centimes.

L'Indicateur - Guide de la Corse

L'Indicateur officiel, Guide général de la Corse, vient de faire paraître sa 35^{me} édition, encore très retardée, mais continuant la série non interrompue de ses 12 années d'existence.

Outre les horaires habituels et un nouveau développement des renseignements si utiles concernant les transports sur routes, ce n° contient une notice détaillée sur le *Circuit automobile de la Corse* et la suite des très intéressants articles de M. L. Villat sur *La Plaine Orientale*.

Il réunit en plus trois monographies illustrées dont les nombreuses demandes avaient épuisé les exemplaires : *La chasse en Corse* ; *La pêche fluviale en Corse* ; *Le mouflon Corse*.

De nombreux renseignements complètent ce numéro du prix de 0, 75 cent. et *franco* : 0, 80 cent. (abonnement d'un an : 2, fr. 25) dont le montant peut être versé au compte de chèques postaux de M. A. Clavel, Paris : 211-44, dans tout bureau de poste, avec le simple supplément de 0, 15 cent.

QUESTIONS CORSES

Nous rappelons à nos lecteurs que beaucoup de questions précédemment posées, attendent leur solution.

10° Il existe à Nancy une « rue de l'île de Corse », qu'elle est son origine ?

Un lecteur pourrait-il nous donner des renseignements sur la raison d'être de cette dénomination d'une voie publique dans une grande ville frontière qui n'a aucune relation avec la Corse ?

UN NANCÉIEN.

Plusieurs réponses très intéressantes nous sont parvenues concernant la question n° 3 posée à propos du Film de Colomba, dont il est question d'autre part. Faute de place aujourd'hui, nous les publierons dans notre prochain numéro.

DEMANDES D'OUVRAGES :

MULTEDO (Giuseppe de). — Alla Corsica, Canto (15 p.), Bastia, 1859.

MULTEDO. — Hymne à la Corse, traduite par Mad. N. (6 p.), Bastia, 1858.

PELLEGRINI. — Canti popolari dei Greci di Cargese, Bergamo, 1871.

Un de nos abonnés avise les lecteurs de la Revue qu'il est preneur, à juste prix, de tous les ouvrages corses qui lui seront offerts. Il ferait volontiers des échanges.

Bibliographie de la presse corse

Sous cette nouvelle rubrique dont nous avons plusieurs fois entretenu nos abonnés, nous commencerons dans le prochain numéro, avec notre deuxième année, la publication d'une nomenclature, aussi complète que possible, de tous les périodiques Corses ayant paru depuis l'aoli jusqu'à nos jours.

La mise au point parfaite d'un travail de cette importance qui contiendra inévitablement des erreurs et des omissions, eut demandé un temps considérable et nous avons préféré ne pas le faire, attendre plus longtemps à nos lecteurs.

Nous tiendrons compte, d'ailleurs de toutes les rectifications et de tous les compléments d'informations qui pourraient nous être adressés pendant le cours de la publication.

Ouvrages sur la Corse

Le Catalogue publié ci-après n'est pas une bibliographie. Il comprend les ouvrages corses qui se trouvent en diverses librairies et peuvent être expédiés au prix marqué (*plus le port*) et d'autres plus rares, anciens, épuisés, ne se rencontrant que d'occasion et dont les prix constamment variables ne peuvent être indiqués. Nous fournissons tous les renseignements désirables sur demande accompagnée d'un timbre.

Cette liste est loin d'être complète. Les pages qui la composent et dont le nombre augmente peu à peu paraissent alternativement fautes de place et varient à chaque livraison.

Nous conseillons de faire recommander les envois ; aucun n'est fait contre remboursement.

Ceux de nos abonnés qui ne collectionnent par la Revue, nous rendraient service en voulant bien nous retourner les numéros 2, (mars-avril 1920), que nous reprendrons pour un franc. Nous leur serons reconnaissant de cette obligeance.

ABONNEMENTS :

à la deuxième année (1921)

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr.

Même prix pour la collection complète de la première année (1920).

Les souscriptions s'entendent de janvier à décembre de chaque année.

Compte de chèques postaux :
Paris 211-44

A

CARTE DE LA CORSE, au 524 000^e, par E. Guillot, Géogr. au Minist. de la Guerre, dépliant, 50 × 40, pap. fort. en 4 coul. avec les alt. et toutes les indications utiles, en un portefeuille perc. rouge. *Occasion*, 1 fr. 50, *franco* 2 fr.

C'est une des cartes les plus complètes et les plus pratiques pour le touriste ; son cartonnage seul vaudrait le prix aujourd'hui.

RENUCCI (E. O.) *Novelle Storiche Corse rivedute, corrette ed accresciute di sei novelle inedite*, 3^e éd. 1 broch. in-12, couv. 166 p., *Bastia*, 1838, 9 fr. 50
Cette édition rare contient 23 nouvelles ou récits sur divers sujets corses.

COLONNA de Cesari Rocca. *Le Nid de L'aigle*. Napoléon, sa Patrie, son Foyer, sa race, d'après des documents inédits. 1 vol. in-16 br. 314 p., 6 fr. 50
Cet ouvrage documentaire contredit souvent les assertions des historiens de la famille Bonaparte, notamment de Fréd. Masson et contient quantité de renseignements introuvables ailleurs.

PÉRÈS (André). *Corses et Génois*, roman historique de l'époque où la lutte était ardente entre les deux peuples. 1 vol. br. in-18, 290 p. 1906, 7 fr. 50
Le succès de cette étude des mœurs de l'ancienne Corse a promptement épuisé cette édition devenue rare.

TONELLI (Philip.). *La Vierge des Makis*. 1 vol. br. petit in-16 rogné, 128 p. 4 grav. pleine page. couv. illustrée, édition populaire. 0 fr. 60, *franco* 0 fr. 75
Voir compte-rendu n° 3 p. 69.

Le prix de cette intéressante brochure a dû être plusieurs fois augmenté.

BLANCHARD (Raoul). *Les genres de vie en Corse*. 1 broch. gr. in-8, étudiant cinq types de vies différentes avec 64 p. et 2 photos, *Bastia*, 1915, 4 fr. 50
Savante étude ethnographique publiée d'abord par l'Institut de géogr. Alpine.

JOLLIVET (Maurice). *En Corse; I. La politique familiale; II. Les mœurs et la religion* 1 br. ext. rebr. in-8, 1894, 5 fr.
Critiques acerbes des mœurs de l'époque qui ont plus nui à la Corse que *Colomba*.
Voir C. R. n° 4 p. 88.

ROUGIER (Docteur). *Carnet de voyage en Corse*. 1 broch. gr. in-8, de 44 p. avec 21 similigr., *Lyon* 1909, 3 fr. 50
Intéressantes descriptions présentées avec goût et illustrations artistiques.

BAGUENAUT de PUCHESSE (Gustave). *La Conquête de la Corse et le Maréchal de Vaux en 1769*. 1 br. gr. in-8, 64 p. extr. 1880 6 fr.
Extrait soigneusement broché d'un Bulletin historique épuisé.

B

PROSPERI (Gioacchino). *La Corsica ei miei Viaggi in quell'isola* ; 10 lettres où sont traitées diverses questions corses. 1 vol. broch. 23 × 15, 212 p. *Bastia*, 1844, rare (dos brisé) . . . 10 fr.
Suivi de l'oraison funèbre de Mgr Sebast. Pino, pron. dans la cathédrale d'Ajaccio.

BOLAND (Henri). *Au pays de la Vendetta. La Corse tragique et pittoresque*. 1 broch. in-4° 24 p. *Rouen*, 1906, 4 fr. 50
Intéressante Conférence faite à Rouen. Extrait broché sous couverture.

PIOBB (Pierre). *La Corse d'aujourd'hui, ses mœurs, ses ressources, sa détresse*. Le pays, le peuple, le mal. 1 vol. broch. 19 × 12 172 p. couv. ill. *Paris*, 1919 2 fr.
C'est en quelque sorte la mise au point des études faites par P. Bourde en 1887.
Ouvrage particulièrement recommandé.

THOMAS (E.). *Examen critique des anciens noms de l'île de Corse*. 1 broch. de 24 p. gr. in-4° *Montpellier*, 1855. Extrait rare 6 fr. 50
L'auteur, ancien Archiviste, a traité cette savante étude avec la plus complète documentation.

CHARPENTIER (H.), d'Olmeto. *Les mines de cuivre de Castifao et Moltifao*. Mémoires de 12 p. in-8, extr. rebroché, 1878, épuisé 5 fr. 50
Cette savante étude est extraite d'un Bulletin scientifique ancien et rare.

STEIN (Henri). *Le Musée d'Ajaccio ; Mémoire historique ; description ; Compte-rendu*. 1 broch. gr. in-8, 16 p., sous couv. impr. avec une planche photogravure, 1894 2 fr. 50
Savante étude pour la Société des Beaux-Arts, dont l'auteur est membre.

GREIM (prof. Georges et Mathilde). *Corsica*, Description et guide du touriste en langue allemande, avec 3 cartes et 58 photos, 1 broch. cartonné, 100 p. in-8, Frankfurt. 1914 . . . 6 fr.
Voir compte-rendu n° 3, p. 63.
Edition de luxe soigneusement impr. sur pap. couché. Belles photogravures.

ROMBALDI (Jacq.). *Sampiero Corso*. La Corse française au XVI^e siècle. Ed. Elzévir, 20 × 13, pap. vergé mat, couv. 2 coul. repliée, 1887. 6 f.
Edition artistique, têtes de chapitres et culs de lampe en rouge.

TONELLI (Philippe). *Scènes de la Vie Corse, la Vierge des Makis*, etc. 1 vol. in-12, 278 p., *Paris*, 1890, (rare).
Voir compte-rendu, n° 3, p. 69.
De tous les romans de l'auteur, c'est celui qui eut le plus de succès.

